



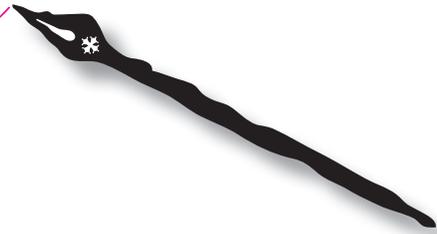
PRIX D'ÉCRITURE CLAUDE NOUGARO

| ÉDITION 2012-2013

Catégorie Nouvelle



Morceau



par Emma ARNAUD

Emma ARNAUD |

Emma est encore un très petit être humain et ne sait pas dire grand chose d'autre que les choses qui passent et les couleurs qu'elle prend selon ses déplacements. Mettre des mots dans un ordre est un des mille moyens qu'elle essaie d'utiliser pour être au monde, ce qui ne l'empêche pas de préférer manger, se baigner dans des ruisseaux et y chanter de temps à autre.

Morceau

C'était un de ces matins froids, quand le ciel est encore gris de la nuit et toujours gris de l'hiver, je me rendais chez la grande Lydie pour lui porter ses trois chaussons aux pommes quotidiens. Je marchais très vite sur le trottoir ; la promenade en ville tôt le matin est de loin ma préférée, toute faite de gens grincheux. Moi je ne râle jamais le matin, ni même d'ailleurs le soir, ou à tout autre moment de la journée, je ne râle jamais, parce que ma vie est assez douce. Je fais ce chemin-là presque tous les matins, sauf le dimanche c'est certain, car c'est le « Jour du Seigneur », avec des majuscules, comme le dit la grande Lydie et d'ailleurs comme le disent pas mal de gens. Tous les matins je croise les mêmes grincheux et je leur souris toujours, avec dans ma main la poche tachée de graisse qui cache les trois chaussons aux pommes. Je croise un clochard aussi, assis devant une porte bleue. D'ailleurs tous les matins la porte s'ouvre et une très jolie jeune fille en sort, elle a de larges boucles blondes et des yeux très clairs, et jamais je ne l'ai entendue réprimander le clodo, alors qu'il l'empêche complètement de sortir de chez elle. Cette petite jeune fille aux yeux clairs est très timide, elle ne répond pas non plus à mes sourires, elle s'en va dignement vers son lycée, apprêtée comme si elle allait au bal, comme toutes les jeunes filles de nos jours. Le clodo est le seul à me rendre mes sourires, et parfois, quand il sort de cuite, il m'insulte gentiment, parce que je suis habillé avec un peu d'élégance. Mais au fond il me sourit toujours, et c'est le seul à ne pas être un grincheux alors qu'il aurait mille raisons. Ce matin-là il était à sa place habituelle, et il avait très froid, son nez était rouge, teinté de bleu, et il avait rentré ses bras dans son manteau. Il m'a souri, comme à son habitude, et a grogné quelque chose, j'ai cru comprendre « *Cueille dès aujourd'hui les roses de la vie* » mais je n'oserais pas l'affirmer, parce que c'était quand même étonnant qu'il me dise ça. Une seconde après, la petite jeune fille sortait, remettant en place ses grandes boucles soignées, baissant ses grands yeux clairs vers les pavés et s'éloignant de sa démarche digne et mélancolique à la fois.

La grande Lydie habitait au cinquième étage d'un immeuble bourgeois, elle disait d'ailleurs que c'étaient ces étages qui l'avaient tant usée avant l'heure. Son appartement était immense et tout à fait vide, elle n'avait que le strict minimum et elle y était heureuse, seulement un peu seule. Je lui apportais toujours ses chaussons aux pommes parce qu'il lui en fallait trois, mais elle n'arrivait jamais à tous les terminer et je devais manger ce qu'elle laissait, même si j'ai toujours eu les chaussons aux pommes en horreur. J'ai rencontré la grande Lydie dans un vieux cinéma d'Art et d'Essai, un de ceux qui ne comptent jamais plus de huit entrées par film. Parfois, je me paie une place et reste toute une journée au chaud dans un siège rouge à avaler du grand cinéma, mais c'est du luxe, je ne l'ai fait que peu de fois. Quand je suis entré pour voir Casablanca, il y avait cette dame toute rabougrie qui essayait de se lever de son siège. Je voyais bien qu'elle n'y arrivait pas, que ses jambes l'abandonnaient ou je ne sais pas quoi, j'ai surpris un rictus de souffrance qu'elle a aussitôt effacé en me voyant. Alors je me suis approché pour l'aider à se lever, comme on doit faire pour les vieilles personnes. Mais elle m'a répondu qu'elle n'avait besoin de rien, elle riait, elle faisait celle qui ne comprenait pas ; elle me faisait un peu de peine à être si maquillée, si parée, si belle, pour aller au cinéma vers

quinze heures. Alors je ne sais pas comment, elle s'est levée d'un seul coup, sans souffler, et m'a lancé un petit regard de défi. Elle était minuscule et pas vraiment ridée, mais je me disais qu'elle était vraiment vieille.

On n'a pas discuté longtemps cette fois, mais elle est revenue une semaine après, voir le même film que moi, je ne sais pas trop si c'était un hasard ou pas, mais en me voyant elle s'est précipitée pour s'asseoir à côté de moi pendant la projection et s'est écriée très fort « *Ah mon petit Antonin ! Je pensais bien te revoir !* », mais je n'étais pas gêné puisque nous n'étions que deux dans la salle. On n'a jamais trop discuté, la grande Lydie et moi, quand j'y repense, elle m'a rapidement raconté sa vie, en brossant un portrait terrifiant d'elle même : elle était comme ça, elle utilisait plein de mots péjoratifs pour se déprécier. Elle était très fière de son prénom, parce qu'elle le trouvait moderne, je n'ai pas osé lui dire que je n'avais jamais connue une seule Lydie de mon âge. Elle voulait que je l'appelle toujours « *la grande Lydie* » parce que dans le temps ses amis l'appelaient comme ça, ils disaient qu'elle était « *aussi grande par l'esprit que petite par la taille* ». Elle m'avait sorti cette phrase comme si c'était une jolie tournure alors que moi je trouvais ça très banal, mais je ne lui ai pas dit, j'avais très vite compris qu'elle était encore pleine d'illusions et que je n'étais pas près de les lui briser, et que seulement en essayant je la rendrais triste. Elle me racontait tout ce qu'elle avait fait pour les pauvres, et la fois où elle avait serré la main de l'abbé Pierre, elle me racontait qu'elle avait écrit deux livres, qu'on avait même bien vendus simplement on les avait vite oubliés, mais elle parlait de tout ça comme si ce n'était pas vraiment elle, comme si elle avait manqué de faire quelque chose et de toute façon, tout ce qu'elle avait achevé n'était pas vraiment glorieux. Le film de ce jour-là, je n'en ai vu que quelques minutes, la grande Lydie me racontait vraiment sa vie, je n'étais ni pour ni contre, et malgré moi je m'attachais à cette toute petite dame, je me disais qu'elle ressemblait à la grand-mère que j'aurais pu avoir, ou carrément la mère que j'aurais pu avoir même si ça fait grandiloquent. J'ai pris l'habitude de passer chez elle tous les matins avec trois chaussons aux pommes, et même de m'attarder pour me forcer à manger le dernier.

Elle me disait de plus en plus qu'elle m'aimait beaucoup, qu'il fallait que je vienne plus souvent la voir, que je rencontre ses amis, que je déjeune, que je dîne, sauf que je ne pouvais pas vraiment passer mon temps chez une septuagénaire. On ne parlait pas trop, elle parlait surtout, on mangeait face à face, elle me montrait des photos en silence, dès que je m'ennuyais je m'en allais, ça ne me gênait pas.

Ce matin-là, j'avais croisé comme d'habitude le clochard au nez rouge teinté de bleu et la jeune fille aux boucles blondes et je me rendais chez la grande Lydie d'un pas plus rapide qu'à l'accoutumée car il faisait vraiment froid. J'avais monté les cinq étages en retenant mon souffle et j'étais déjà bien réchauffé. Je ne sonnais plus chez la grande Lydie, elle me laissait toujours sa porte ouverte, je pensais parfois avec plaisir que c'était la première chose qu'elle faisait en se levant. Tout de suite quand je suis entré, j'ai vu que quelque chose n'allait pas. Les volets étaient fermés et le parquet était sale, il faisait presque complètement noir. Je me suis tout de suite inquiété.

- Lydie ?
- Non, pas aujourd’hui, mon garçon.

La voix venait de loin.

- Comment ça, pas aujourd’hui ?
- Je préfère que tu ne me voies pas.
- Un coup de fatigue ? Vous êtes malade ?

Je m’avançais doucement dans le grand salon : un vase était renversé, il y avait des pétales éparpillés, et de l’eau partout.

- Je ne vais pas bien.
- Et parce que vous n’allez pas bien je devrais jeter ces bons chaussons aux pommes ? Et j’aurais grimpé ces cinq étages pour rien ? Non, vous ne pouvez pas faire ça !

La grande Lydie faisait une dépression, d’après le médecin, jamais moi j’aurais osé diagnostiquer une telle chose ! Parce qu’elle était trop seule et qu’en plus d’être seule, elle n’avait pas de famille. J’ai dit que moi non plus je n’avais pas de famille, que ce n’était pas bien grave, de ne pas avoir de famille. Elle m’a rétorqué d’un ton acide que j’avais forcément quelqu’un.

- Mais non Mademoiselle Lydie, je n’ai vraiment personne. Pour vous résumer ça, je suis fils unique, tellement unique que je n’ai pas de père, et tellement unique que ma mère est morte. Je n’avais plus que ma tante, et je mets ça à l’imparfait vous savez pourquoi ? Parce qu’aujourd’hui même, Mademoiselle Lydie, je dois aller voir ma tante à l’hôpital, car elle est sur le point de mourir. Alors, je ne suis pas seul, moi aussi ?

Si ses joues étaient toujours humides, au moins ses yeux ne brillaient plus. Je l’avais stoppée net ! Avec un pan du drap j’ai essuyé ses joues fripées et j’ai posé la poche tachée de graisse sur la table de nuit.

- Allez, mangez donc ces chaussons aux pommes, moi je vais aller travailler un peu avant de dire au revoir à ma tante !

J’essayais de prendre un ton de dur, pour l’impressionner, pour qu’elle arrête de pleurer, pour qu’elle se dise « oh s’il est seul à vingt-quatre ans, comment sera-t-il vieux », pour qu’elle se dise qu’elle n’avait vraiment pas à se plaindre. Je ne peux pas savoir si j’ai vraiment réussi puisque, comme promis, je l’ai laissée toute seule avec ses mouchoirs en papier et ses chaussons aux pommes.

Le lendemain c’était le « Jour du Seigneur » et je culpabilisais un peu de laisser la grande Lydie seule avec Dieu. J’espérais que le docteur avait fait un contre diagnostic et qu’elle continuait à vivre, même si je n’avais aucune idée de la façon dont elle occupait ses journées. Ensuite, j’ai été malade, et quand j’ai pu à nouveau tenir sur mes jambes pour aller faire ma livraison chez la grande Lydie, j’ai eu droit une exclamation sensée de mon cher clochard à la porte bleue.

- Hé ! Hé alors Tintin ! Tu m’as laissé tomber ! ?

Je me suis arrêté et je lui ai souri, lui il lorgnait la poche de la boulangerie, et moi je pensais à la petite jeune fille qui allait sortir de chez elle.

– *T'as une cigarette gamin ?*

Je lui ai filé une cigarette.

– *Et une de ces pâtisseries ? Tu crois que tu vas toutes les manger ? Tous les matins je vois que c'est bondé dans cette poche, il y en a trop pour un seul homme !*

Je lui ai filé deux chaussons aux pommes. La grande Lydie se rattrapait avec des biscottes.

– *Pourquoi t'es pas passé tous ces jours-ci ?* ânonna-t-il, la cigarette accrochée aux gerçures de ses lèvres, pendant qu'une de ses mains gelées prenait le briquet que je lui tendais.

– *J'étais malade*

Il est parti d'un vieux rire qui toussait, qui a duré une éternité, mais j'ai patienté, car la petite jeune fille allait sortir de chez elle, et alors là, ce serait l'apothéose, on serait réunis, tous les trois. Eux, les figurants de ma vie, lui si usé, elle si fraîche. Il toussait toujours, il riait de bon cœur, si on peut dire.

– *T'étais malade ? Moi ça va, tant que je me porte aussi bien je reste là, mais si jamais j'attrape un microbe, je vais me fourrer dans le lit de ma mère !*

Et il riait, il était effrayant, je me suis mis à rire avec lui, en riant il crachait tout, sa misère, ses poumons, la fumée qu'il fumait, son dégoût. On riait aux éclats quand la porte bleue s'est ouverte.

– *Excusez-moi Monsieur Jean*, fit-elle d'une voix si douce, si accordée avec le teint de sa peau et la brillance de ses cheveux, que mon imagination la fit léviter pendant un temps indéfini ou infini.

– *Tiens, Marie, là, là, viens là !* hoqueta le clochard en riant encore.

Alors les deux se connaissaient, je me sentais trahi, mes deux figurants silencieux s'étaient déjà adressé la parole, chacun connaissait le nom de l'autre ! Je me dis qu'ils s'étaient peut-être parlé pour la première fois pour se demander où j'étais, mais Marie n'avait pas l'air d'être intéressée par ma présence, elle ne m'adressait pas un regard. Elle remettait sans cesse ses boucles en place, elle me fascinait.

– *Je vais être en retard au lycée.*

– *Oh, le lycée, c'est bien peu de choses*, j'ai lancé nonchalamment.

Elle m'a regardé très sèchement, j'ai trouvé que ça ne lui allait pas du tout.

– *Je compte réussir ma vie.*

J'ai trouvé ça adorable, de croire encore que la réussite dans les études assurait inmanquablement la réussite de sa vie.

– *Excuse-moi*, je lui ai murmuré, en essayant de lui faire les yeux doux, mais je savais pertinemment que les yeux doux ne m'allaient pas du tout et me donnaient un air plutôt ridicule.

Alors elle a fait quelque chose de tout à fait extraordinaire, elle m'a souri, mais vraiment souri, elle a dit « *Bonne journée !* » et elle est partie.

Sur le chemin de l'immeuble bourgeois de la grande Lydie je me sentais heureux, j'avais parlé à mes deux passants préférés, j'avais nourri l'un et l'autre m'avait souri. D'abord, elle n'a pas été contente de voir que j'arrivais avec quatre jours de retard et un seul chausson aux pommes. Elle m'a embrassé sur la joue, j'ai vu qu'elle avait mis du rouge à lèvres, elle en avait sûrement mis tous les matins pour m'attendre et me montrer qu'elle avait vaincu sa maladie.

- *Vous n'êtes plus malade, Mademoiselle Lydie ?*
- *Malade ? Je n'ai jamais été malade.*
- *Vous savez, notre Président a diagnostiqué la dépression comme une maladie, comme votre médecin ; alors, vous étiez bel et bien malade.*
- *Je ne crois pas trop ce que disent les médecins.*
- *Et votre Président, vous ne le croyez pas non plus ?*
- *Ah ! Celui-là !*

Elle a marmonné quelque chose comme « *il est aussi grand qu'intelligent !* » mais ça n'a pas tout à fait atteint mes oreilles. Exceptionnellement je suis resté jusqu'à midi, on a beaucoup parlé cette fois, je lui ai raconté mon clochard et ma petite jeune fille et tout ce qu'elle a trouvé à dire c'est « *Hé bien voilà, tu n'es pas seul !* » Sauf que si, je suis vraiment seul. La grande Lydie m'a énervé à sans arrêt me reprendre, me donner des leçons de morale. Elle m'a tellement énervé que je l'ai abandonnée dans son grand appartement vide, pour l'embêter j'ai même repris le chausson aux pommes. Sur le chemin du retour je l'ai laissé au clochard qui m'a encore souri, j'en avais besoin, mais à cette heure-ci la petite jeune fille manquait au rendez-vous. Je me suis dit que grâce à moi il avait même mangé deux fois et tout de suite je me suis senti mieux ; la charité quoi.

Je suis retourné voir la grande Lydie le lendemain dans l'après-midi et j'ai eu droit à de sérieuses remontrances, mais rapidement elle m'a avoué combien elle était heureuse que je ne sois pas fâché. Elle m'a dit que j'étais une des rares personnes à lui rendre visite, que des amis elle n'en avait pas tant que ça, voire pas du tout. Elle m'a dit qu'elle tenait à moi comme à un fils, même si elle n'en avait jamais eu, avec moi c'était tout pareil, « *pas petit-fils non, c'est trop dur à imaginer et ça me rappelle combien je suis vieille* ». Je n'ai jamais aimé les démonstrations sentimentales, surtout parce que je ne sais pas y faire face, alors je lui ai dit « *arrêtez ça vous allez me faire pleurer* » en me marrant, mais au fond j'étais drôlement ému. Mais j'ai persisté dans mon personnage de dur et je l'ai quittée presque larmoyante. En rentrant mon clochard était toujours là et je le trouvais plus gai que d'habitude.

- *La petite s'est demandée où tu étais, ce matin. Elle a même un peu causé avec moi mais j'savais bien que c'était pour t'attendre.*

Sa voix détruite m'a encore demandé une cigarette que j'ai fait apparaître tout de suite. Je lui aurais filé mon paquet entier, mon briquet, je lui aurais filé ma vieille veste et mon écharpe en laine.

Je répare et vends des aspirateurs dans la boutique d'un vieux hongrois qui parle mal français et a cassé au moins mille fois ses lunettes. Je suis payé pas grand chose, mais ma vie est assez douce, comme je vous l'ai déjà dit, parce que je n'ai presque pas d'obligations, à part celle de me rendre au moins une fois par jour dans sa boutique. Il me dit souvent qu'il me la donnera après sa mort, mais il ne meurt jamais, ça fait trois ans qu'il est malade et myope, mais il ne meurt jamais. De toute façon je ne tiens pas à vivre dans les aspirateurs. J'ai eu des petites amies, qui me disaient que j'étais beau, et qui me laissaient parce que j'étais solitaire. Ce n'est pas ma faute si je suis seul depuis toujours, et surtout si je m'en accommode très bien. Ce n'est pas ma faute si je me plais mieux avec les inconnus. Ce vendredi-là j'ai pas mal réfléchi à ma situation et même si je suis miséreux, j'ai continué à trouver que ma vie était douce, que même seul et sans famille je tenais très bien le coup, avec des aspirateurs, une vieille dame, un clochard et une petite jeune fille.

FIN



PRIX D'ÉCRITURE CLAUDE NOUGARO

| ÉDITION 2012-2013

Catégorie Nouvelle



L'accordeur

par Agathe BAUDIN

Agathe BAUDIN |

J'approche cette année à grand pas de mes dix-sept ans, chiffre magique annonçant le début de l'indépendance.

Je suis en première littéraire arts plastique, beaucoup de dessins et beaucoup de littérature, mes deux grandes passions.

Le futur ? Je ne sais pas, je n'y pense pas, et quand l'on me pose la question, je souris et répond, désinvolture artistique oblige, « je mangerai mes tubes de peinture comme Van Gogh ».

L'accordeur

Ding, dong.

Monsieur Ekani se leva de son canapé et se dirigea en traînant les pieds vers la porte d'entrée. Il l'ouvrit, aperçut un mouvement et se prit un pack de lait dans la figure sans même avoir eu le temps de réagir. Le robot-lanceur du quartier, réputé pour le nombre élevé de ses victimes, avait encore fait une erreur de calcul.

Une bosse plus tard, Monsieur Ekani rentra dans sa cuisine et décocha un grand coup de pied dans le frigo intelligent. « *C'est le douzième pack de lait cette semaine !* ». Son geste eut pour effet de faire venir une dizaine de robots-livreurs, l'un avec des œufs, un autre avec de la salade... Le dernier arriva avec un pack de lait. « *Ce frigo tient vraiment à avoir le dernier mot* » se dit M. Ekani en fronçant les sourcils, ce qui était l'un de ses tics favoris. Il se donnait ainsi une contenance quand il était perplexe. Son visage était plutôt avenant, peu marqué par le temps. Mais son métier lui avait valu des petites ridules autour des yeux et de longues et fines cicatrices sur les bras.

Dans la ville de Siraz, tout le monde connaissait Viktor Ekani, cependant il n'était pas apprécié pour autant. Souvent, les gens se retournaient sur son passage en chuchotant. Ces choses-là n'atteignaient pas Viktor, les commérages ne l'avaient jamais intéressé. Peu de choses l'intéressaient, il semblait toujours froid, les sentiments, la passion n'étaient pas autorisés à rentrer dans sa vie.

Ce jour là, il reçut son courrier avec dix-huit minutes de retard, mais les horloges électroniques n'étaient pas fiables en ce moment... Comme beaucoup de robots d'ailleurs, quand ils n'étaient pas tout simplement inutiles. Il y avait la pile habituelle de factures et rappels de dettes, les affaires marchaient mal pour M. Ekani. Il se souvint avec nostalgie de ses débuts où *Accordeur d'Orgue à Chats* lui paraissait être le meilleur métier du monde. Mais cet instrument de musique s'était vite démodé et aujourd'hui seuls quelques excentriques en possédaient encore. Viktor poussa un long soupir et se mit à remplir les formulaires. Il y en avait une petite dizaine, tous très colorés. Leurs couleurs vives cachaient une bureaucratie efficacement inutile qui classifiait tout et inventait sans arrêt de nouvelles lois. Il était encore aux prises avec un formulaire particulièrement vicieux, lorsqu'un petit robot voleta vers lui et l'informa qu'il avait un rendez-vous à seize heures. Ekani lui lança un regard noir et l'envoya valdinguer à travers la pièce. Il détestait les robots. Par habitude, il jeta un coup d'œil sur l'horloge. « *Il est seize heures* », dit-elle d'une voix éraillée avant de tomber définitivement en panne. Il se mit à courir, attrapa sa caisse à outils et sortit. Il ne pouvait pas se permettre d'être en retard. Heureusement, un remorqueur n'était pas loin. Viktor attrapa une corde de justesse, une force phénoménale le tira vers l'avant et le souleva du sol. Il manqua de percuter une jeune femme qui portait le costume des bureaucrates, et il se stabilisa avec difficulté. De temps en temps, des gens lâchaient une corde et atterrisaient lourdement sur le sol. Viktor arriva vite dans le quartier de Keere.

Il lâcha la corde et se réceptionna avec souplesse. L'endroit était sinistre ; autrefois ce quartier était réservé aux riches mais maintenant les grandes maisons tombaient en ruines. Il se dirigea vers l'une d'elles, un peu moins décrépète que les autres et poussa le portail. Comme toujours, les volets étaient fermés, la vieille dame ne les ouvrait plus depuis des années. Avant de rentrer, il regarda le nom écrit près du heurtoir : *Chrysalde de Molombe*. Il la trouva occupée à monologuer avec l'antibavard. Cet objet renvoyait la voix du bavard avec quelques secondes de décalage. Une personne normale perdait le fil de ses idées et arrêta de parler. Mais la vieille dame s'en servait pour créer l'illusion d'une présence et passer ses journées à discuter avec elle-même.

L'accordeur ne supportait pas ce brouhaha incessant mais elle était sa dernière cliente. La dernière personne, autre que lui, à posséder un orgue à chats.

Et quel orgue ! Il était en bois fin avec un clavier en ivoire, surmonté d'une haute cage somptueusement décorée. Les huit chats s'y tenaient, seules leurs queues dépassaient à l'extérieur. Deux petits marteaux d'argent reliés à des bras mécaniques permettaient de frapper la queue des chats et de produire des miaulements. Autour de l'orgue, se trouvait un fouillis innommable, des hologrammes effacés par le temps côtoyaient de vieilles théières et des piles de lettres ; c'était la salle aux souvenirs de la vieille dame.

Elle monologuait beaucoup lorsqu'elle pénétrait dans cette pièce, tous ces objets lui rappelaient son passé mouvementé. Un oncle lointain et riche lui avait légué cet orgue en héritage, ce qui l'avait beaucoup déçue. Par dépit, elle avait voulu le vendre et s'était fâchée par la même occasion avec sa famille. La vieille dame s'approchait d'un hologramme tremblotant où l'on voyait une jeune femme en robe de mariée dans les bras d'un bel homme. Elle était tombée folle amoureuse d'un homme qui voulait lui acheter l'orgue. Comme leur amour était réciproque, ils s'étaient mariés dans l'année. Elle souriait en regardant les hologrammes chronologiques de son mari. Mais son bonheur se brisa lorsque son mari mourut d'un tragique accident. Après toutes ces années, son seul réconfort était que la tuile qui lui était tombée sur la tête l'avait tué sur le coup. Mais à l'époque, quand elle apprit la nouvelle, le choc fut tel, qu'elle faillit en perdre la raison. Elle resta cloîtrée chez elle et pleura son mari pendant presque une année. Puis elle se retrouva dans un asile d'aliénés.

Un matin, elle s'enfuit dans un bruit de pétarade, flottant derrière son déambulomoteur trafiqué. Ses cheveux gris ondulaient derrière elle et sa chemise de nuit claquait au vent. C'était la première fois depuis cinq ans qu'elle voyait la lumière du jour. Elle se réfugia dans sa maison du quartier de Keere et n'en sortit plus par peur d'être retrouvée. Les années passèrent sans encombre. Mais maintenant, elle perdait la tête et le pire, c'est qu'elle s'en rendait compte. Elle haïssait la terre entière qu'elle tenait pour responsable de ses malheurs.

Monsieur Ekani commença par huiler les mécanismes, puis testa l'orgue. Il passa ensuite à la tâche la plus délicate : accorder les chats. C'était un art très subtil car le miaulement de chacun des chats devait correspondre à une unique note de musique. Souvent, le chat se dérégla peu à peu et les miaulements perdaient de leur harmonie. Il fallait alors, grâce au félinomètre, lui faire chanter la note juste. Ensuite, le chat devait être récompensé et

ainsi de suite jusqu'à ce qu'il chante toujours la bonne note. Bien entendu, pendant toute cette opération délicate, la mégère venait le surveiller et lui caqueter dans les oreilles. Elle lui répétait la même chose chaque fois qu'il venait.

« *Les robots imitant les humains sont une invention du diable ! Ça ne devrait pas exister, qu'en penses-tu mon garçon ?* ». Sa rengaine se finissait toujours par un rire diabolique à faire pâler Satan lui-même.

Les chats n'étaient pas trop désaccordés et il eut vite fini, mais Viktor ne put partir car la vieille folle avait caché ses affaires. Il les chercha longtemps dans tout le manoir et elle en profita pour recommencer sa tirade anti-androïde. À force de l'entendre, il avait l'impression qu'elle insinuait que lui même en était un. Lui un androïde ? Cette idée absurde le faisait sourire, lui qui détestait tant les robots ! Et puis cette histoire n'était qu'une légende urbaine que se racontaient les enfants en manque de frissons.

Il ruminait ces pensées sur le chemin du retour. C'était un beau soir d'automne, l'air était doux et les gens sortaient se promener ou allaient boire un jai. Beaucoup portaient de belles tenues chatoyantes en soies d'araignée, certains étaient suivis par leurs animaux de compagnie, parfois robotisés ou pas vraiment vivants, comme cette femme accompagnée par un mouton holographique. Au contact de cette foule joyeuse, l'accordeur oublia ses soucis et essaya d'ignorer les regards qui s'attardaient un peu trop longtemps sur lui. Le lendemain matin, il décida qu'il passerait les jours suivants au calme, car ses interrogations l'avaient ébranlé. La semaine fut paisible, il se consacra à l'écriture d'un concerto en chat mineur. Les journées étaient banales, sans incident, mis à part ceux liés aux robots domestiques. Le retourneur-de-tartine écrasait les doigts de ceux qui s'approchaient trop près, l'horloge ne fonctionnait que par intermittence, le visiophone projetait n'importe où des hologrammes du président-bureaucrate... En somme, rien que de l'habituel. Viktor se comparait sans cesse à ces automates, il ne voyait aucune ressemblance entre lui, un être humain de chair et d'os et ces robots stupides, buggés et inutiles. Une autre question le tourmentait, que deviendrait-il lorsque Mme de Molombe mourrait ? Mais il savait qu'il avait tout loisir d'y réfléchir car le temps ne semblait pas avoir d'emprise sur elle.

Absorbé dans ses réflexions, il sursauta lorsque la sonnette retentit. Il alla ouvrir avec beaucoup de précautions, de peur d'être à nouveau assommé, mais il se retrouva face à une apparition incongrue. C'était une toute petite femme habillée avec des vêtements extravagants, qui semblait sortir d'un pré-musée. Elle lui fit un grand sourire et dit « *Ah ! j'ai retrouvé le dernier... Bonjour M. Ekani !* », après quoi elle s'invita chez Viktor qui était encore stupéfait, et commença à parler. En peu de temps, il su tout de sa vie. Elle s'appelait Ève Baldutia et était conservatrice du musée d'Histoire Ancienne. Son musée possédait un orgue mais elle ne savait pas en jouer et souhaitait que Viktor lui joue un morceau de musique. Il accepta, heureux de l'intérêt de cette jeune femme et joua un morceau de sa composition. Peu à peu, Viktor se détendit, il lui parla de ses doutes et lui demanda franchement s'il était possible qu'il ne soit qu'un imposteur, qu'il ne soit qu'une machine imitant les humains. Cette question la rendit soucieuse et un silence pesant s'installa. Elle s'en alla peu après en promettant qu'elle reviendrait.

Un beau jour d'hiver, la porte de la vieille dame refusa de s'ouvrir. La croyant bloquée, Viktor lui asséna plusieurs coups. Elle s'ouvrit et il se retrouva dans le grand hall. Vide. La pièce était sombre mais des yeux jaunes brillaient ça et là. Les huit chats le fixaient. Ce qu'il redoutait était arrivé, elle était morte. Il s'enfuit, bouleversé, courant au hasard des rues et finit par s'asseoir sur un trottoir. Très vite, des enfants vinrent chahuter à côté de lui. Rapidement, leur jeu devint plus violent, ils s'amusèrent à lui jeter des pierres en chantant une petite comptine très désagréable.

*« Pas de chair, ce sont des rouages
Il ne fait vraiment pas son âge
Un numéro d'identification
Garantie de son fonctionnement
Oh ! Qu'est ce qu'il est ?
S'il l'apprend
Il s'arrête à jamais »*

Viktor les menaça, mais ils chantèrent plus fort et avec plus d'entrain. Alors il s'éloigna en grommelant, les gamins le suivirent un peu puis partirent.

Ekani ressentait une grande colère contre ce monde et toutes ses machines inutiles. Par hasard, sa route croisa celle d'un robot éboueur. Ekani prit un malin plaisir à lui donner des ordres contradictoires, l'automate fut si vite submergé par toutes ces demandes qu'il se mit en veille prolongée afin de procéder à un redémarrage système. Viktor calma ses nerfs en le frappant et en l'insultant, puis rentra chez lui. Il alla directement à son atelier et regarda son orgue. Les chats s'agitaient et miaulaient bruyamment. Quelle était la cause de leur agitation ? Il comprit en voyant une ombre s'avancer vers lui, c'était Ève ! Il était heureux et soulagé de la voir. Il échangèrent des banalités et très vite, elle se rendit compte que Viktor ne semblait pas en forme. Il était fébrile, ne tenait pas en place. Lorsqu'elle lui demanda ce qui n'allait pas, il éclata : *« Je n'en peux plus ! Je commence à croire la vieille folle, et puis ces gamins qui chantaient tout à l'heure... Ils savaient j'en suis sûr, mais je veux savoir moi aussi ! Qui suis je ? »*

Il répéta cette dernière phrase tout doucement, pour lui même. Ève lui posa une main sur l'épaule et resta silencieuse un moment.

« Je peux faire quelque chose pour toi... Mais tu ne pourras pas retourner en arrière... »

Il la regarda et hocha la tête, il avait le droit de savoir, il voulait savoir. Elle fouilla dans son petit sac tellement rempli qu'il semblait sur le point d'exploser puis lui tendit un petit papier jaunâtre, et s'en alla. C'était une coupure de journal, en véritable papier, qui devait donc être très ancienne.

L'article parlait d'un mécanicien qui avait créé une vingtaine d'automates exactement semblables à des humains. Il y avait un appel à la population pour retrouver ces automates dont beaucoup s'étaient échappés pendant l'arrestation du mécanicien.

« Ami citoyens, si vous remarquez une personne avec un comportement étrange, inhabituel, n'hésitez pas à vérifier ! Il suffit de lui serrer l'avant bras droit. Chez les automates, ce geste brisera une capsule d'encre, qui formera un numéro de série indélébile sur leur bras. »

Viktor ne prit pas la peine de lire la suite, il tremblait... Il entreprit de serrer son bras et entendit un petit bruit. De l'encre se propageait le long de son bras, un numéro apparut. Il était un robot.

Il transpirait, le fait de savoir ce qu'il était ne l'avait pas rendu plus léger. Au contraire, il se sentait encore plus mal que tout à l'heure et un froid intense semblait avoir pris possession de son corps. Il ramassa la coupure de journal qu'il avait lâchée et la regarda. Une phrase attira son attention. À la fin de l'article le journaliste concluait, avec optimisme :

« Mais heureusement le mécanicien fou avait prévu un moyen de les neutraliser. Si ces robots voient leur numéro de série, leurs mécanismes s'arrêtent définitivement. »

Viktor ferma les yeux. Ce n'était qu'un cauchemar, il allait se réveiller. Comme un somnambule, il s'assit à son orgue et commença à jouer le huitième miaulement de Grigorievitch.

La musique lui faisait du bien, ses muscles se détendirent.

Son corps se ralentissait peu à peu, il continua malgré tout à jouer et y mettait toute son âme mécanique, tout son désespoir.

Les notes s'espacèrent puis il n'y eut plus que le silence.

FIN